

LES IDÉOLOGIES QUI ONT SAPÉ LA CONCEPTION DE LA VIE

Sœur Charlotte DOMINI

INTRODUCTION

Tout le monde connaît bien l'histoire de la grenouille qui prend son bain dans une casserole sur le feu, la température monte, monte et la grenouille ne s'aperçoit pas qu'elle est tout bonnement en train de cuire avant de terminer en bouillon de grenouille avant qu'elle ait pu dire crôa que ce soit... Cette petite image en avant-propos d'un sujet aussi sérieux explique en réalité comment notre conscience peut s'endormir très facilement lorsqu'elle est baignée dans un environnement progressivement nocif. Si l'on plonge la grenouille directement dans l'eau bouillante, celle-ci bondirait, mais elle ne s'aperçoit de rien lorsque l'eau bout petit à petit... Comment des courants de pensée, qui quelques décennies plus tôt étaient encore considérés comme marginaux et absurdes, sont-ils devenus monnaies courantes ou plutôt « pensée » courante ? Quels sont les fondements philosophiques qui ont conduit à la mentalité mortifère de notre société contemporaine ? Comment en est-on arrivé à accepter et à légaliser les pires injustices et les pires attentats contre la dignité humaine dans une société qui se targue d'être « civilisée » ?

Pour répondre à toutes ces questions nous allons procéder comme le médecin. Notre société souffrant d'un mal inquiétant, il nous faut déceler les symptômes par une auscultation minutieuse. Nous pourrions ensuite poser un diagnostic détaillé en expliquant les multiples maux dont elle est atteinte, nous chercherons aussi à donner les causes et origine de ces maux. Enfin, rassurons bien notre patient : il ne s'agit pas d'une maladie incurable, bien que mortelle si elle n'est pas soignée, aussi pourrions-nous lui apporter les remèdes que nécessite son état (nous laisserons ce soin à d'autres enseignements de la session). Notre auscultation consistera en un petit état des lieux : tout d'abord en brochant un tableau historique de la conception de la vie au cours du temps. Puis nous nous pencherons sur les symptômes de notre monde contemporain : quelle attitude ont nos contemporains face à la vie ? Quels ont été les changements de mentalité, les changements culturels qui ont pu conduire à promouvoir ce qui quelques décennies plus tôt était condamné ? Nous pointerons du doigt les nombreux virus dont elle est atteinte tels que : le matérialisme et l'uti-

litarisme, le rationalisme, l'athéisme, l'hédonisme, l'existentialisme et l'individualisme. Ces virus ont tous une cause profonde fondamentale : la perte du sens de la transcendance, du sens de Dieu.

I. AUSCULTATION : LE RESPECT DE LA VIE DANS L'HISTOIRE

A. L'antiquité

Dans l'antiquité nous savons que l'avortement et l'infanticide se pratiquaient : nous avons certains textes faisant référence à l'infanticide de petites filles ou d'enfants difformes. Avec le christianisme, ces exactions ont peu à peu disparu avec une évolution des mœurs liées à la Foi (pas de divorce, promotion de la chasteté, des vertus...). Citons deux textes des premiers siècles (*l'épître à Diognète* et *l'Apologeticum* de Tertullien) qui nous parlent des chrétiens :

Ils habitent les cités grecques et les cités barbares suivant le destin de chacun ; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et le reste de l'existence, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur manière de vivre. Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens, et supportent toutes les charges comme des étrangers. [...]. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés¹.

Et Tertullien :

Quant à nous l'homicide nous étant défendu une fois pour toutes, il ne nous est pas permis de faire périr l'enfant conçu dans le sein de sa mère alors que l'être humain continue à être formé par le sang. C'est un homicide anticipé que d'empêcher de naître et peu importe qu'on arrache la vie après la naissance ou qu'on la détruise au moment où elle naît, c'est un homme déjà ce qui doit en devenir un, de même tout fruit est déjà dans le germe.

« Les chrétiens n'abandonnent pas leur nouveau-né » et « l'homicide nous est défendu² » : par ces deux phrases est sous-entendue une pratique connue par les païens !³

¹ *Epître à Diognète* (I^{er} siècle).

² TERTULLIEN, *Apologeticum* (197 ap. J.-C.).

³ L'avortement qui était courant dans l'Antiquité gréco-romaine (Platon, *Théétète*, 149d ; Hippocrate, *Des Chairs*, 19 ; cf. Gourevitch, 1984, p. 220), une période où la notion de personne est encore absente des textes. Platon était favorable à l'avortement et aux infanticides des nouveau-nés malformés (*La République*, V, 461c) en raison de leur inutilité et de leur nuisance pour la Cité. Cette recommandation concernait aussi les enfants nés de parents de catégorie inférieure qui, dans l'intérêt de la Cité, ne devaient pas être en surnombre. Selon Aristote, l'avortement devait avoir lieu au début de la grossesse car à partir de quarante jours le fœtus commence à sentir et à se mouvoir donc à être vivant (*La Politique*, VII, 7, 1335b22-26 et VII, 16,

B. L'apport de la civilisation chrétienne

La civilisation christianisée a abandonné ces pratiques abominables, et on a pu le voir pour d'autres sociétés. Pensons notamment au Mexique, lorsque Notre-Dame est apparue à Guadalupe, il y avait des massacres d'enfants offerts aux idoles ! Avec la progression du christianisme, ces massacres ont pris fin. Dans la société occidentale chrétienne, l'avortement était puni, vu comme un crime⁴. Le christianisme a su modifier les mentalités et purifier les mœurs. Dès saint Paul nous le voyons avec l'esclavage, bien qu'ouvertement il ne soit pas dit « abolissons l'esclavage », il manifeste que l'homme en devenant chrétien devient libre : « Car l'esclave qui a été appelé dans le Seigneur est un affranchi du Seigneur [...]. Quelqu'un a payé le prix de votre rachat, ne devenez pas l'esclave des hommes. » (1 Co 7, 22-23) Mais c'est avant tout dans l'évangile que ce message est enraciné : « L'esclave ne demeure pas toujours dans la maison ; le fils lui, y demeure toujours. Dès lors, si c'est le Fils qui vous affranchit, vous serez réellement libres » (Jn 8, 36). Puis il en fut de même pour le divorce : « Ce que Dieu a uni que l'homme ne le sépare pas. » (Mc 10, 9). Sans compter tout ce que firent les moines, religieux et religieuses au cours de l'Histoire pour l'éducation, le soin des pauvres et des malades, tout pour contribuer au bien de l'homme dans tout ce qu'il est : corps, âme, esprit.

Plus proches de nous dans l'Histoire, nous pouvons remarquer ces grands chrétiens défenseurs de la vie tels Jérôme Lejeune, scientifique et médecin, ou

1335b23 ; *De la Génération des Animaux*, V, 1, 778b32-34). Tant que l'embryon ne sent pas, l'avortement peut avoir lieu. Pour Aristote, l'avortement devait être réalisé en cas de sur-nombre d'enfants dans une famille, le dépassement du nombre d'enfants entraînant un déficit de patrimoine, puis une hausse de la pauvreté mettant en péril l'équilibre de la Cité (*La Politique*, II 6, 1265b6-12 et II 7, 1266b11-13). Aristote considérait également que les parents ne devaient pas non plus avoir le droit d'élever un enfant malformé. Dans l'Antiquité, l'avortement est toujours envisagé en vertu de ce qui est le plus avantageux pour la Cité et donc comme un devoir de citoyen. Si l'avortement était interdit, ce n'était pas en raison d'un intérêt pour un droit à la vie de l'enfant à naître mais uniquement en vertu de ce que cette interdiction pouvait apporter comme avantage à la Cité (Crahay, 1941, p. 23 ; Val Viljoen, 1959 ; Bernard *et al.*, 1989, p. 186), comme l'équilibre démographique et la paix (Bernard *et al.*, 1989, p. 187) ; ou bien en raison du danger que l'enfant représentait pour la vie de la mère (Bernard *et al.*, 1989, p. 190). D'ailleurs l'avortement ne devient un délit non pas en raison d'une volonté de protéger l'enfant à naître, mais uniquement lorsque cet acte ne respecte pas le droit du père à disposer de sa descendance (Glottz, 1906 ; Crahay, 1941, pp. 10 et 21-22). Le droit de vie du nouveau-né passe en effet par la reconnaissance de son père et sa volonté de l'élever, donc par sa reconnaissance sociale. Dans le cas contraire, l'enfant est « exposé » c'est-à-dire abandonné à son sort. Cf. : <https://encyclo-philo.fr/item/1674>.

⁴ Tout comme le suicide (les suicidés n'étaient pas enterrés au cimetière avec les autres baptisés).

Mère Térésa qui s'est fait porte-parole des enfants à naître et bien sûr Jean-Paul II auteur d'*Evangelium vitæ* !

La vie était sacrée et respectée parce qu'elle était vue comme un don de Dieu. Certes l'Histoire a révélé que les hommes ont toujours été tentés par ces atteintes à la vie et qu'ils ont été commis maintes fois par des hommes, soi-disant chrétiens, mais ils demeuraient condamnables : aujourd'hui ces actes sont légaux et banalisés.

C. La civilisation post-chrétienne

Avec les progrès de la société, de la science, on aurait pu penser que la vie serait davantage protégée. Or l'avortement est devenu un fait banal, on peut y aller plus facilement que chez le dentiste : on s'est habitué et on revendique ce « droit » haut et fort. L'euthanasie poursuit la même voie : s'il n'est pas encore légal, il est bien souvent déjà pratiqué de manière détournée et déjà accepté dans les mentalités... De même pour les idées du *gender* qui sont promues et défendues sans contestation possible. Petit témoignage personnel : lorsque mes parents faisaient leurs études de philosophie, cette théorie n'était pas du tout connue du grand public, elle commençait à naître dans les pays anglo-saxons et aussi asiatiques. Leurs professeurs les avaient avertis « dans quelques années vous verrez, ces idées-là seront largement acceptées et promues ». La réflexion de mes parents aurait été la nôtre : « comment des idées aussi contraires au bon sens pourraient être acceptées par des hommes sensés ? ». Pourtant ces idées sont bel et bien maintenant inoculées dans l'esprit de notre génération. Telle l'eau qui a chauffé petit à petit.

Nous assistons à un paradoxe tout à fait étonnant que souligne saint Jean-Paul II dans l'encyclique *Evangelium vitæ* :

On en arrive ainsi à un tournant aux conséquences tragiques dans un long processus historique qui, après la découverte de l'idée des « droits humains », [...] se trouve aujourd'hui devant une contradiction surprenante : en un temps où l'on proclame solennellement les droits inviolables de la personne et où l'on affirme publiquement la valeur de la vie, le droit à la vie lui-même est pratiquement dénié et violé[...].

D'une part, les différentes déclarations des droits de l'homme [...] montrent [...] la progression d'un sens moral plus disposé à reconnaître la valeur et la dignité de tout être humain [...], sans aucune distinction de race, de nationalité, de religion, d'opinion politique ou de classe sociale.

D'autre part, dans les faits, ces nobles proclamations se voient malheureusement opposer leur tragique négation. [...] Comment accorder ces affirmations [...] avec la multiplication continuelle et la légitimation fréquente des attentats contre la vie humaine ? Où se trouvent les racines d'une contradiction si paradoxale ? [...]

Comment a-t-on pu en arriver à une telle situation ? Jean-Paul II explique ensuite qu'il existe de multiples facteurs à prendre en considération, dont l'un d'eux est l'effondrement de la morale et de ses fondements, ce qui nous préoccupera ce soir. A cela s'ajoutent [d'autres facteurs] : les difficultés existentielles et relationnelles [...], accentuées par la réalité d'une société complexe [...] ⁵.

Que sont ces théories, ces courants de pensée qui ont sapé les fondements de la morale et donc le sens sacré de la vie ? Voilà ce qui nous intéresse, mais voyons au préalable quels sont les symptômes de notre société afin de découvrir les causes profondes de sa maladie, les multiples virus qui provoquent de tels maux. Nous détaillerons ensuite chacun de ses « virus ».

II. LES SYMPTÔMES ALARMANT DE NOTRE SOCIÉTÉ

A. L'éclipse du sens de Dieu et du sens de l'homme : cause fondamentale du déclin

Saint Jean-Paul II faisait ce constat :

En réalité, vivant « comme si Dieu n'existait pas », l'homme perd non seulement le sens du mystère de Dieu, mais encore celui du monde et celui du mystère de son être même. L'éclipse du sens de Dieu et de l'homme conduit inévitablement au matérialisme pratique qui fait se répandre l'individualisme, l'utilitarisme et l'hédonisme [...]. C'est ainsi que les valeurs de l'être sont remplacées par celles de l'avoir. La seule fin qui compte est la recherche du bien-être matériel personnel. La prétendue « qualité de la vie » se comprend essentiellement ou exclusivement comme l'efficacité économique, la consommation désordonnée, la beauté et la jouissance de la vie physique, en oubliant les dimensions les plus profondes de l'existence, d'ordre relationnel, spirituel et religieux. (n°23)

Et il continuait ainsi :

Tout cela explique, au moins en partie, que la valeur de la vie puisse connaître aujourd'hui une sorte d'« éclipse », bien que la conscience ne cesse pas de la présenter comme sacrée et intangible ; on le constate par le fait même que l'on tend à couvrir certaines fautes contre la vie naissante ou à ses derniers instants par des expressions empruntées au vocabulaire de la santé, qui détournent le regard du fait qu'est en jeu le droit à l'existence d'une personne humaine concrète ⁶.

Jean-Paul II pointe donc du doigt le symptôme, le mal dominant : l'éclipse de Dieu et donc de ce qu'est l'homme, qui tombe ainsi dans le matérialisme (ne considérer la vie que sous un aspect matériel en niant l'âme ou l'esprit), l'hédonisme (c'est la recherche du plaisir à tout prix, la jouissance égoïste), l'individua-

⁵ *EV*, n°18-19.

⁶ *Ibid.*, n°23.

lisme et l'utilitarisme (considérer l'homme seulement du point de vue de son utilité, de ses potentialités pour un rendement économique). Ces maux se tiennent entre eux.

B. Comment se manifeste ce déclin ?

Laissons encore Jean-Paul II nous répondre :

L'homme ne parvient plus à se saisir comme « mystérieusement différent » des autres créatures terrestres ; il se considère comme l'un des nombreux êtres vivants, [...] qui, tout au plus, a atteint un stade de perfection très élevé. Enfermé dans l'horizon étroit de sa réalité physique, il devient en quelque sorte « une chose », et il ne saisit plus le caractère « transcendant » de son « existence en tant qu'homme ». Il ne considère plus la vie comme un magnifique don de Dieu, une réalité « sacrée » confiée à sa responsabilité [...]. Elle devient tout simplement « une chose » qu'il revendique comme sa propriété exclusive, qu'il peut totalement dominer et manipuler.

Ainsi, devant la vie qui naît et la vie qui meurt, il n'est plus capable de se laisser interroger sur le sens authentique de son existence ni d'en assumer dans une véritable liberté les moments cruciaux. Il ne se soucie que du « faire » et, recourant à toutes les techniques possibles, il fait de grands efforts pour programmer, contrôler et dominer la naissance et la mort. Ces réalités, expériences originaires qui demandent à être « vécues », deviennent des choses que l'on prétend simplement « posséder » ou « refuser ».

Du reste, lorsque la référence à Dieu est exclue, il n'est pas surprenant que le sens de toutes les choses en soit profondément altéré, et que la nature même, n'étant plus « mater », soit réduite à un « matériau » ouvert à toutes les manipulations. Il semble que l'on soit conduit dans cette direction par une certaine rationalité technico-scientifique, prédominante dans la culture contemporaine, qui nie l'idée même que l'on doit reconnaître une vérité de la création ou que l'on doit respecter un dessein de Dieu sur la vie. (EV 17)

Nous reconnaissons cela dans les choix « écologistes » de nos contemporains qui préfèrent ne pas avoir d'enfants à cause de la surpopulation et de la pollution. Pire encore, qui refusent la venue d'un enfant par « confort » parce qu'ils ne pourront plus partir en voyage, parce que leur carrière est en jeu, ou tant d'autres raisons qui manifestent l'individualisme et l'hédonisme. Ces choix personnels sont encouragés par des raisons économiques utilitaristes soutenues par des idéologies mortifères et une culture individualiste et hédoniste. Nous sommes dans ce que Jean-Paul II appelle « structure de péché. ». Voici ce qu'il disait encore :

En réalité, si de nombreux et graves aspects de la problématique sociale actuelle peuvent [...] parfois atténuer chez les individus la responsabilité personnelle, il n'en est pas moins vrai que nous sommes face à une réalité plus vaste, que l'on peut

considérer comme une véritable structure de péché, caractérisée par la prépondérance d'une culture contraire à la solidarité, qui se présente dans de nombreux cas comme une réelle « culture de mort ». Celle-ci est activement encouragée par de forts courants culturels, économiques et politiques, porteurs d'une certaine conception utilitariste de la société. (EV 12)

L'homme conçoit donc la vie d'une façon purement matérielle, supprimant ainsi toute référence à une transcendance. Il ne se pose plus de question sur le sens de sa vie ou de sa mort, il évince toute spiritualité pour ne jurer que par la science et l'utile. Cette vision de l'homme altère nécessairement sa vision de la liberté et ses relations aux autres : l'homme veut maîtriser, se maîtriser. Jean-Paul II parle d'une attitude « prométhéenne » de l'homme qui joue au maître de la vie et de la mort⁷.

Après ce panorama de l'état moral de notre monde moderne, voyons les racines idéologiques de ces maux et comment nous pourrions inverser le courant. Bien sûr il ne serait pas possible en cet enseignement de donner la liste exhaustive des courants d'idées, nous nous cantonnerons au XIX^e siècle.

III. LE DIAGNOSTIC : LES VIRUS PROVOCATEURS DES MAUX DE NOTRE SOCIÉTÉ

A. Le matérialisme⁸ et l'utilitarisme

Le matérialisme, vous l'avez compris, consiste à ne considérer l'existence que sous l'aspect « matériel », c'est-à-dire en niant la réalité spirituelle (l'âme, l'esprit mais aussi la liberté, et fondamentalement, Dieu !). Cette conception de l'existence a plusieurs racines. C'est surtout au XIX^e siècle qu'apparaissent plusieurs théories qui vont s'enraciner dans les mentalités. Nous avons Charles Darwin (1809-1882) et Karl Marx (1818-1883). Ces deux noms ont profondément marqué l'histoire de la pensée.

Darwin (il n'est sûrement pas utile de vous présenter ce biologiste renommé) en publiant en 1862 son *De l'origine des espèces*, sort du cadre uniquement scientifique pour proposer une philosophie clairement opposée à la religion : une philosophie du « progrès » qui nie toute transcendance. Sa thèse de départ s'appuie sur des faits qu'il constate : il y a des variations au sein d'une même espèce (dues au cadre, au climat, etc.) et une sélection naturelle (une « lutte »

⁷ EV, n°15 : « [...] dans l'ensemble du contexte culturel, ne manque pas non plus de peser une sorte d'attitude prométhéenne de l'homme qui croit pouvoir ainsi s'ériger en maître de la vie et de la mort, parce qu'il en décide, tandis qu'en réalité il est vaincu et écrasé par une mort irrémédiablement fermée à toute perspective de sens et à toute espérance. »

⁸ Voir F. LAGUENS, *Science et Foi, les grandes controverses*, Artège, 2024.

naturelle dans laquelle l'être le plus fort, le plus adapté, gagne). Jusque-là, rien qui ne soit condamnable. C'est ensuite que Darwin cesse d'être un biologiste pour devenir un « théoricien de la pensée ». Jean-Paul II dénoncera en cela un problème de délimitation des sciences (est-ce à la biologie de dire si l'homme est doté d'un esprit ou pas ?). Il va vouloir appliquer cette théorie à l'homme dans un ouvrage intitulé *De la filiation de l'homme*. C'est de là que nous vient l'idée quasi universellement admise et enseignée dans nos manuels scolaires que l'homme descend du singe ! Il y explique que l'homme n'est qu'un être « matériel », un être « évolué ». Il n'est pas le fruit d'un acte créateur mais d'un long processus évolutif. Il porte ainsi le discrédit sur la Révélation, lui opposant la science comme seule vérité (la révélation chrétienne serait alors irrationnelle). Pour Darwin, le comportement moral de l'homme s'explique aussi matériellement : ce sont des instincts sociaux qui sont un avantage important pour la survie d'un groupe. Ainsi, la solidarité est-elle le fruit le plus mur de l'évolution ! Il ne s'agit pas d'esprit ou de quelque chose qui transcende la matière mais un processus de la nature. Selon Charles Darwin, il y a donc une différence de degré et non de nature entre « l'esprit » de l'homme et « l'esprit » animal. Même si Darwin ne déclare pas ouvertement être « matérialiste », sa pensée y conduit sûrement. Ce qui ne signifie pas que penser l'évolution conduit nécessairement au matérialisme.

Cette conception de la réalité a conforté le matérialisme athée de Karl Marx. Pour Karl Marx, la théorie de la lutte des classes est bien en accord avec la découverte de Darwin sur la sélection naturelle du plus fort qui survit et du plus faible qui est éliminé. Il va pousser extrêmement loin le matérialisme : pour lui, l'Histoire même ne s'explique que par des causes matérielles, l'homme est « matière historique ». Tout est aussi idéologique (la politique, la religion, etc. sauf sa philosophie bien sûr !). Ainsi il faut tout renverser et ne s'appuyer que sur une chose, la seule qui ne soit pas idéologique : la science, et la science marxiste qui plus est ! Seul le discours scientifique est acceptable car il n'est pas une opinion et s'appuie sur des « preuves ». Comment ne pas reconnaître ici la « pensée courante » de notre temps qui ne jure que par ce qui est « scientifiquement prouvé » ? Ce matérialisme théorique et pratique conduit nécessairement à l'athéisme mais aussi à l'utilitarisme : l'homme considéré comme matériau est ainsi réduit à son « utilité » ou son « inutilité ». On comprend alors qu'un homme « inutile » ne rapporte rien, mais au contraire est un poids pour la société, il est donc à éliminer. Cette théorie utilitariste est tributaire d'un monde qui fonctionne sur l'économie et le profit et qui étouffe sa conscience morale pour les richesses matérielles, le bien-être matériel.

Le matérialisme a pour conséquence directe l'individualisme et l'hédonisme, c'est ce que nous allons voir maintenant.

B. L'existentialisme athée et l'hédonisme

Le matérialisme pratique s'accompagne de ces autres perversions de l'homme : la pensée *existentialiste* (qui est une forme d'individualisme) et l'*hédonisme*. L'homme considéré uniquement sous son aspect « matériel » est réduit à un « corps » dont il peut jouir et disposer. Nous pouvons ici parler de Jean-Paul Sartre (1905-1980) et Sigmund Freud (1856-1939).

L'individualisme a pris son essor lors de la Révolution de mai 68 et a trouvé écho dans la pensée de Jean-Paul Sartre. Ce dernier a fortement encouragé la « révolution » de mai 68 (il avait à ce moment-là 67 ans). Ce mouvement est encore un signe symptomatique du bouleversement culturel dont nous subissons toujours les conséquences. Jean-Paul Sartre légitimait ainsi les violences de mai 68 : « La violence est la seule chose qui reste, quel que soit le régime, aux étudiants qui sont jeunes, qui pensent qu'ils ne sont pas encore entrés dans le système que leur ont fait leurs pères, et qui ne veulent pas y entrer ». Avec le fameux « il est interdit d'interdire », nous comprenons le ton de cette « révolution » : nous ne voulons pas de ce que nous ont transmis nos parents, nous voulons nous faire « nous-mêmes », nous voulons être libres. Cette nouvelle conception de la liberté est celle partagée par Sartre. Pour lui, la liberté de l'homme est absolue, « je choisis ce que je suis, ce que je veux être », c'est moi qui me fais. « Tu m'as créé libre et je ne retournerai pas sous ta loi » disait-il en parlant à Dieu. C'est ce qu'on appellera l'existentialisme athée qui consiste à nier le donné de la nature en prônant le primat de la liberté. Cette conception de la liberté est bel et bien la base de la promotion du changement de genre ! Voici ce que Jean-Paul II disait des conséquences d'une telle déformation de la liberté :

Avec cette conception de la liberté, la vie en société est profondément altérée. Si l'accomplissement du moi est compris en termes d'autonomie absolue, on arrive inévitablement à la négation de l'autre, ressenti comme un ennemi dont il faut se défendre. La société devient ainsi un ensemble d'individus placés les uns à côté des autres, mais sans liens réciproques : chacun veut s'affirmer indépendamment de l'autre, ou plutôt veut faire prévaloir ses propres intérêts. [...] Ainsi disparaît toute référence à des valeurs communes et à une vérité absolue pour tous [...]. Alors, tout est matière à convention, tout est négociable, même le premier des droits fondamentaux, le droit à la vie ». Ces droits fondamentaux que chacun peut découvrir dans sa conscience, sont étouffés par le relativisme moral. (EV, n°20)

De plus, au niveau politique, cela se traduit par une démocratie déviée qui décide sur la majorité et non plus sur la vérité absolue. C'est que souligne ensuite saint Jean-Paul II :

De fait, c'est ce qui se produit aussi dans le cadre politique proprement dit de l'Etat : le droit à la vie originel et inaliénable est discuté ou dénié en se fondant sur un vote parlementaire ou sur la volonté d'une partie – qui peut même être la majorité – de la population. C'est le résultat néfaste d'un relativisme qui règne sans rencontrer d'opposition : le « droit » cesse d'en être un parce qu'il n'est plus fermement fondé sur la dignité inviolable de la personne mais qu'on le fait dépendre de la volonté du plus fort. Ainsi la démocratie, en dépit de ses principes, s'achemine vers un totalitarisme caractérisé. Tout semble se passer dans le plus ferme respect de la légalité, au moins lorsque les lois qui permettent l'avortement ou l'euthanasie sont votées selon les règles prétendument démocratiques. En réalité, nous ne sommes qu'en face d'une tragique apparence de légalité [...]. (EV, n°20)

La jeunesse de mai 68 se veut libre et c'est aussi l'heure de la « révolution sexuelle » : désormais, pilule, avortement, libertinage, etc. qui deviennent le sujet des revendications principales. Ces idées sont confortées par une théorie scientifique : la psychanalyse de Freud. Celui-ci, avec Karl Marx et Friedrich Nietzsche, est qualifié par le philosophe Paul Ricœur de « maître du soupçon ». En effet, ils ont une vision absolument pessimiste de l'homme. Les théories de Freud, dans lesquelles je n'entrerai pas en détail, réduisent l'homme à un animal aux instincts pervers. Freud par sa théorie de la libido et du refoulement réduit l'homme à la dimension de la recherche du plaisir. Cette recherche du plaisir est ce qu'on appelle l'hédonisme et est une conséquence directe du matérialisme : seul le corps a une valeur, le bien que je cherche est donc celui de mon corps, le plaisir immédiat. Pour Freud cette recherche est « refoulée » dans l'inconscient car non conforme à la morale ou à la société, d'où des symptômes névrotiques ou autres maladies psychique (l'homme refoulant ses désirs est un homme inconsciemment contrarié en souffrance...). Aujourd'hui la pornographie et la promotion effrénée des idées LGBTQ ne sont que la conséquence d'une complaisance morbide dans ces théories pseudo-scientifiques. Les actes homosexuels trouvent chez Freud une légitimité dite « scientifique » qui n'autorise pas un discours opposé !

C. Athéisme et wokisme

Terminons par les idées athées et *woke* qui engendrent le nouveau paganisme que nous connaissons. Friedrich Nietzsche (1844-1900), parfois appelé « l'athée de rigueur » inspira l'existentialisme athée. Il est l'auteur de cette phrase bien connue ; « Dieu est mort ». Pour lui le christianisme est une morale de l'homme faible, du ressentiment. Or il faut être, selon lui, un homme « fort »,

la morale des *forts* exalte la puissance, c'est-à-dire l'égoïsme, ou plaisir d'être soi, la fierté, l'activité libre et heureuse. Un homme fort qui n'a besoin de personne : « ni Dieu, ni maître ». Aujourd'hui les wokistes se considèrent héritiers de Nietzsche. On parle des *woke*, des éveillés, car les membres de ce mouvement estiment en quelque sorte avoir reçu une lumière : celle qui permet de voir les injustices sociales. Cette nouvelle conscience des injustices qu'ils dénoncent, le mouvement la fonde sur des prétendues découvertes modernes, scientifiques et philosophiques.

En conséquence, il faudrait lutter contre toute forme d'autorité, car tout ne serait qu'une manière déguisée d'étendre une emprise néfaste. Dans la ligne de ceux que nous avons énoncés précédemment, nous retrouvons l'idée que, pour protéger l'individu, sa raison, son développement, sa liberté, il doit se couper de tout héritage, de toute autorité.

Le wokisme s'appuie sur deux théories anthropologiques (la théorie du genre et la théorie critique de la race), une théorie politique et une philosophie de la connaissance.

En plus des deux théories anthropologiques, on pourrait en ajouter un bon nombre : le féminisme, la défense des animaux, l'écologie, etc.

CONCLUSION : ALLER À CONTRE-COURANT... !

Nous ne voudrions pas terminer cet enseignement en restant dans les courants négatifs, la suite de la session vous donnera des clés pour aller à contre-courant. Nous pouvons d'ores et déjà dire certains points essentiels qui vous permettront de garder la tête hors de l'eau. Si nous reprenons notre petite histoire de grenouilles du début : soyons fiers d'être des grenouilles de bénitier, car au moins, cette eau-là on ne nous la fera pas bouillir ! Dans cet environnement sain(t), nous ne risquons pas d'être contaminés par une mentalité mortifère, nous ne risquons pas de finir en bouillon de grenouille. La lumière de notre Foi doit sans cesse éclairer nos choix et nous aider à percevoir les dangers de ces courants, dont nous n'avons pas pu dresser la liste exhaustive. Le matérialisme, qui sape la conception de la vie car elle en retranche le caractère spirituel, donc sa plus haute dignité (ce qui fait de nous des êtres libres et capables de Dieu), peut être combattu par la raison et notre Foi en Dieu Créateur et Providence. Ce dont Frère Clément-Marie nous parlera demain. Nous devons témoigner de l'existence de l'âme spirituelle et des valeurs spirituelles de la vie. Ne pas avoir peur de se poser des questions sur le sens de notre vie et de notre mort ! Contre la culture hédoniste et individualiste, opposons les béatitudes des pauvres de cœurs et des cœurs purs. Manifestons de la gratuité, de

la serviabilité dans nos milieux de travail, montrons que le bonheur ne consiste pas dans le « faire » ou l'« avoir » mais dans l'« être » : très concrètement prenons soin de nos propres grands-parents, prenons soin des malades, n'en ayons pas peur et posons-nous les vraies questions : qu'est-ce qui me rendra vraiment heureux ? N'est-ce pas la qualité de mes relations ? Contre le wokisme qui refuse toute autorité et qui revendique toute sorte de prétendus droits, soyons convaincus que ce que fit Saint François d'Assise en son temps peut être renouvelé dans le nôtre : choisir une vie évangélique dans sa radicalité, sa fraîcheur, sa joie, sa vérité enthousiasmante qui exige seulement de nous d'approfondir sans cesse ce que Jésus nous a annoncé et qui ne cesse jamais d'être une Bonne Nouvelle !

Au lendemain de l'assassinat de Charlie Kirk, tout ce que nous venons de dire ne doit pas nous décourager : les idéologies mortifères n'auront pas le dernier mot tant que la conscience vivante de l'homme demeure ouverte à la lumière divine. Indépendamment de tout parti-pris politique, Charlie Kirk en est un témoin courageux et son exemple portera très certainement du fruit pour le réveil des consciences car beaucoup de jeunes, comme vous, ont soif d'autre chose, de vérité. S'il y a des courants néfastes influents ; il peut aussi y avoir des courants pro-vie influents qui peuvent changer le cours de la pensée. Jean-Paul II nous encourage dans ce sens :

Cependant, toutes les influences et les efforts pour imposer le silence n'arrivent pas à faire taire la voix du Seigneur qui retentit dans la conscience de tout homme ; car c'est toujours à partir de ce sanctuaire intime de la conscience que l'on peut reprendre un nouveau cheminement d'amour, d'accueil et de service de la vie humaine. (EV, n°24)